



**HAL**  
open science

# Note pour une théorie de la forme des langues (suivie de Note jointe sur l''inconscient'' des langues

Mitsou Ronat

## ► To cite this version:

Mitsou Ronat. Note pour une théorie de la forme des langues (suivie de Note jointe sur l''inconscient'' des langues. Mitsou Ronat; Jean Paris. Hypothèses, Seghers/Laffont, pp.167-219, 1972, Hypothèses. halshs-04194654

**HAL Id: halshs-04194654**

**<https://shs.hal.science/halshs-04194654>**

Submitted on 15 Sep 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Open licence - etalab

# Hypothèses

Trois entretiens et trois études  
sur la linguistique et la poétique

Roman Jakobson

Morris Halle

Noam Chomsky

Jean Pierre Faye Jean Paris

Jacques Roubaud Mitsou Ronat



série « hypothèses »

**Change**

---

SEGHERS/LAFFONT

CE LIVRE EST PUBLIÉ  
DANS LA COLLECTION CHANGE  
DIRIGÉE PAR JEAN PIERRE FAYE

série « Hypothèses »  
sous la responsabilité de Jean Pierre Faye et Jacques Roubaud

*La mise en œuvre du livre a été assurée par MITSOU RONAT, avec  
JEAN PARIS.*

*Les cahiers du Collectif CHANGE, aux mêmes éditions, explorent un champ paral-  
lèle à celui de la collection.*

© Éditions Seghers/Laffont, 1972

## Sommaire

- 9 Jean Pierre Faye Hypothèse, théorie, change struc-  
tural
- 

### TROIS ENTRETIENS

---

- 33 Entretien de Roman Jakobson avec Jean Pierre Faye, Jean Paris,  
Jacques Roubaud  
51 Entretien de Morris Halle avec Jean Paris  
63 Entretien de Noam Chomsky avec Jean Paris
- 

### TROIS ÉTUDES

---

- 75 Roman Jakobson Sur l'art verbal de William Blake et  
d'autres peintres-poètes (traduit par  
Jean Paris)  
103 Morris Halle Du mètre et de la prosodie (traduit  
par Denise Getzler)  
127 Noam Chomsky La forme et le sens dans le langage  
naturel (traduit par Mitsou Ronat)
- 

### DOCUMENTS ET PERSPECTIVES

---

- 155 Réponses de Noam Chomsky au questionnaire de la RTB (tra-  
duit par Jean Pierre Faye)  
161 Jacques Roubaud Une rencontre de Shakespeare et  
Jakobson  
167 Mitsou Ronat Note pour une théorie de la forme  
des langues  
Note jointe sur l'« inconscient » des  
langues.

APPENDICE

Le texte du sonnet 129 et sa traduction en prose par P. J. Jouve :

Th' expence of spirit in a waste of shame  
 is lust in action, and till action, lust  
 is perjurd, murderous, blouddy full of blame,  
 savage, extreame, rude, cruel, not to trust,  
 injoyd no sooner but dispised straight,  
 Past reason hunted, and no sooner had  
 Past reason hated as a swallowed bayt,  
 on purpose layd to make the taker mad.  
 Mad in pursut and in possession so,  
 had, having, and in quest, to have extreame,  
 a blisse in prooffe and provd a very wo,  
 before a joy proposed behind a dreame,  
 all this the world well knowes yet none knowes well,  
 to shun the heaven that leads men to this hell.

L'esprit dispersé dans un abîme de honte — c'est le plaisir en acte; jusqu'à l'acte, plaisir est parjure, meurtrier, sanglant et plein de faute, sauvage, extrême, rude, cruel, aucune confiance.

Pas plutôt joui, d'un coup méprisé; couru hors de raison, pas plutôt obtenu, haï hors de raison; comme l'appât mangé qui fut placé exprès pour rendre fou celui-là qui s'y prend :

Fou en poursuite et fou en possession; ayant eu, ayant, voulant ravoïr — extrême; bonheur certifié mais vrai malheur vécu; en avant joie promise, et en arrière un rêve.

Ce que le monde sait. Nul ne sait comment faire, pour éviter le ciel menant à cet enfer.

Mitsou Ronat

NOTE POUR UNE THEORIE  
 DE LA FORME DES LANGUES

Le savant doit alors recourir à une idée qui lui permette d'introduire une hypothèse... Une telle idée prend sa source au-delà de toute logique; pour la produire, [il] doit posséder deux qualités : des connaissances et une imagination créatrice...

Quant à savoir si une hypothèse est utilisable ou non, il est impossible d'en décider avant d'avoir déduit ses conséquences selon un processus purement logique, essentiellement mathématique, processus qui utilise l'hypothèse comme point de départ et la développe en une théorie aussi complète que possible.

MAX PLANCK,

*L'image du monde dans la physique moderne.*

La science est « conjecturale » dans la mesure où les théories sont créées par des actes libres de l'intellect. La science est « contingente » dans la mesure où les théories créées par le savant doivent être soumises à des confirmations ou des réfutations empiriques.

NOAM CHOMSKY,

*Réponse au questionnaire de la R.T.B.*

En 1955, Chomsky soutenait une thèse dont toutes les conséquences sont loin d'être explorées : *The Logical Structure of Linguistic Theory*. Deux ans plus tard, paraissait *Syntactic Structures*, qui livrait en une centaine de pages l'essentiel de ses résultats. Ceux-ci constituaient une théorie révolutionnaire qui a connu une assez large audience dans le monde scientifique, en particulier chez les mathématiciens, et dont les principes commencent à être appliqués à d'autres domaines, par exemple, à la théorie de la littérature. Il semble, paradoxalement, qu'elle ait rencontré plus de résistances de la part des linguistes eux-mêmes : à l'époque, elle se heurtait à l'ordre établi des structuralistes, et aujourd'hui elle est obligée de répondre à des critiques dites « progressistes » qui ont remplacé, par leur violence et leur diffusion, les attaques traditionnelles.

En donnant une structure *logique* à la théorie linguistique, Chomsky dégageait la linguistique du positivisme structuraliste. En postulant l'existence d'un niveau *transformationnel*, il montrait l'inadéquation et les insuffisances des analyses opérant par segmentation et substitution, limitées au niveau syntagmatique. En faisant de la grammaire une théorie de la *forme* linguistique, en distinguant l'intuition grammaticale de l'intuition du « sens », il formulait la critique de toutes les démarches traditionnelles ou fonctionnalistes, qui définissaient les concepts linguistiques par des critères sémanti-

ques. Les deux premiers points ont été souvent mis en avant et commentés<sup>1</sup>. Le troisième n'a pas suscité le même intérêt : au moment où la grammaire générative a été véritablement connue, c'est-à-dire, du moins en France, vers la fin des années soixante, la sémantique faisait, de nouveau, partie intégrante de la théorie : dans *Aspects of the Theory of Syntax*, la grammaire est définie comme un système de règles reliant *son* et *sens* de façon spécifique pour chaque langue. A l'heure actuelle, sémanticiens et psychologues abandonnent une grande partie des concepts chomskiens, à l'exception du concept de « transformation ».

En premier lieu, je rappellerai quelques points fondamentaux du programme initial proposé dans *The Logical Structure of Linguistic Theory*, et la définition du langage qu'ils impliquent, et qui s'oppose à celle du structuralisme; j'indiquerai ensuite une nouvelle hypothèse sur la forme de la grammaire, l'hypothèse lexicaliste; enfin j'essaierai de dégager la signification de certaines directions de recherche actuelles qui, tout en se réclamant de la théorie chomskienne, prétendent l'avoir dépassée.

#### *Logique de la syntaxe vs. syntaxe de la logique.*

En 1955, Chomsky établissait que la grammaire pouvait être une théorie axiomatisée, et la linguistique une construction d'un modèle hypothético-déductif devant rendre compte de la *compétence* des sujets parlants — le savoir abstrait d'un locuteur-auditeur idéalisé sur une langue et sur le langage. Il mettait alors en cause, à la manière des sciences modernes, le statut du « fait observable » propre à la linguistique taxinomique. La compétence « ne s'offre pas à l'observation directe, et n'est pas extractible des données par des procédures inductives » (1965) ou autres procédures de découverte qui caractérisaient les analyses distributionnalistes. Le fait empirique est « intéressant » s'il favorise telle ou telle hypothèse, permet de choisir entre des théories alternatives, ou de les invalider. Le concept de « compétence » est la garantie

de la scientificité de la linguistique. La *langue* est définie en termes mathématiques :

« Désormais, nous appellerons « langue » un ensemble (fini ou infini) de phrases, chacune d'elles étant de longueur finie et composée d'un ensemble fini d'éléments... L'objectif fondamental de l'analyse d'une langue L est de séparer les suites grammaticales qui sont des phrases de L, des suites agrammaticales qui ne sont pas des phrases de L, et d'étudier la structure des suites grammaticales... » (1957)

« Une langue est un système extrêmement complexe. La théorie linguistique essaie de réduire cette complexité immense à des proportions maniables en construisant un ensemble de niveaux linguistiques; chacun d'eux constitue un certain mécanisme descriptif valable pour la caractérisation de la structure linguistique. Chaque niveau linguistique fournit un certain « point de vue » à partir duquel on analyse le comportement linguistique. » (1955 a.)

Chaque niveau (phonétique, phonologique, morphologique, syntagmatique, transformationnel), — chaque notion apparaissant dans la théorie, — est défini en fonction d'un petit nombre de notions primitives opérationnelles, comme : « est une fricative », « ... précède... », etc., qui constituent l'alphabet d'un système algébrique de concaténation, pourvu de la propriété d'associativité (monoïde). Mais :

« Un niveau linguistique n'est pas complètement spécifié lorsqu'on a dit que c'est une algèbre de concaténation. Nous devons aussi spécifier ces relations aux autres niveaux (c'est-à-dire, les conditions de comptabilité que les niveaux doivent satisfaire ensemble) et il peut y avoir d'autres propriétés algébriques. » (1955 a.)

Ainsi, le cercle vicieux du structuralisme, qui définissait les morphèmes en termes de phonèmes et les phonèmes en termes de morphèmes, est évité; de plus, les règles de compatibilité indiquent qu'il n'existe pas de relations simples, et biunivoques, entre les différents niveaux. Je revien-drai sur ce point.

Puisque la cohérence est tout d'abord requise :

« Une grammaire d'une langue particulière peut être considérée, à ce qu'il me semble, dans un sens tout à fait correct, comme une théorie scientifique complète d'un objet particulier, et si elle est donnée dans une forme assez précise, comme une théorie formalisée. » (1955 a.)

La théorie doit se justifier par la façon dont elle rend compte des données, et par son pouvoir explicatif :

« Dans le cas d'une grammaire linguistique, nous exigeons assurément qu'elle se conforme à certaines conditions externes d'adéquation, que les phrases engendrées soient acceptables par le locuteur natif, que les éléments de la langue construite par la grammaire aient certains corrélats observables, etc. » (1955 a.)

Si l'intuition de la forme linguistique, — l'intuition de grammaticalité, — est une notion encore « vague », elle ne fait pas partie des notions primitives de la théorie :

« Au contraire, cette base est composée des notions les plus claires et les plus objectives que nous puissions trouver. C'est seulement de cette façon que la théorie linguistique peut servir à expliquer nos intuitions grammaticales. » (1955 a.)

Les procédures opérationnelles, les méthodes objectives qui pourraient se conformer aux tests d'adéquation, restent,

quant à elles, « plus un espoir pour le futur qu'une réalité présente » (1965); mais il ne faut pas oublier que la notion d'intuition doit finalement être éliminée.

Que la théorie linguistique ait une structure logique ne signifie pas que les langues naturelles, objet de la théorie, soient assimilables aux langages artificiels des logiciens. Cette confusion est facile à faire, grâce à la tradition des grammaires-logiques. Si l'on considère, par exemple, le niveau syntagmatique, il est clair que les règles d'une grammaire « indépendante du contexte », dite « de Chomsky », ont la forme de règles de déduction, du moins dans le sens assez général donné par Post. Mais le parallélisme ne va pas beaucoup plus loin. Chomsky explique que cette confusion est due à l'ambiguïté du mot « formel ». Ce mot peut signifier : « qui traite de la forme sans faire appel au sens », et dans ce cas, « faire une liste » est une opération formelle. Mais il signifie aussi « formalisé », c'est-à-dire « rigoureux, cohérent ». Dans une théorie formalisée :

« des définitions sont données explicitement de telle façon que les termes définis soient toujours éliminables, et les axiomes et les méthodes de démonstration précisément fixés... » (1955 a.)

Une théorie formalisée, cohérente peut ne pas avoir d'interprétation intéressante.

« Cette ambiguïté peut aussi amener quelque confusion en ce qui concerne la pertinence de la logique symbolique pour la théorie linguistique. On prétend quelquefois que les traitements syntaxiques des systèmes de la logique symbolique, ou autres « langages artificiels », avec leurs règles de formation et de transformation, leurs catégories syntaxiques etc., peuvent servir de modèles utiles pour l'étude de la forme linguistique. Bien que cela puisse se concevoir, il ne me semble pas que cela ait été démontré de façon

intéressante, ou que, quelles que soient les similarités qui puissent être trouvées, elles offrent une intéressante direction d'étude...

Il est certainement vrai que la logique est nécessaire à la formalisation des théories, pour la linguistique ou pour autre chose, mais ce fait ne nous donne aucun éclaircissement sur le type de système qui fait l'objet de la linguistique, ni sur la manière dont elle les traiterait. Ni de ce fait, ni du fait indiscutable que les travaux des logiciens ont conduit à d'importants éclaircissements dans l'utilisation du langage, il ne peut être démontré que l'étude des propriétés formelles (ou sémantiques) des langues naturelles puissent se modeler sur les propriétés formelles (ou sémantiques) de la logique ou des langages artificiels.

Bien que la logique puisse être appliquée avec profit à la construction d'une théorie linguistique formalisée, il ne s'ensuit pas que cette théorie soit en aucune façon concernée par la logique ou un autre système formalisé. » (1955 a.)

Dans ce réquisitoire, Chomsky s'adresse davantage aux théoriciens qui, comme Bar-Hillel<sup>2</sup>, cherchent à réduire la linguistique à la logique, qu'aux logiciens anglo-saxons eux-mêmes, généralement plus prudents au sujet des rapports de leurs systèmes aux langues naturelles. Cependant, il faudra bien un jour conclure, comme le signalait récemment J. Bouveresse<sup>3</sup>, qu'« il existe bel et bien entre la philosophie du langage des grammairiens transformationnalistes et celle de Carnap, une opposition de principe irréductible... Ce qui peut donner l'illusion du contraire est évidemment l'analogie superficielle qui existe entre une grammaire générative, conçue comme un mécanisme énumérateur, et un système formel (les phrases engendrées par la grammaire pouvant être assimilées aux expressions bien formées ou, mieux, aux thèses du système formel) et qui suggère un rapport de

filiation plus ou moins direct entre les résultats métathéoriques obtenus dans le domaine des langues naturelles par la nouvelle linguistique et les recherches métalogiques de Carnap sur la syntaxe et la sémantique des systèmes construits. » On pourrait ajouter que ceci est vrai de toute théorie axiomatisée, en tout ou en partie, comme l'arithmétique ou la physique quantique.

En 1955, la linguistique était considérée par Chomsky comme une théorie de la *forme* du langage. Il éliminait ainsi de sa théorie les concepts sémantiques utilisés par certaines théories structuralistes, concepts qui, nous le verrons, ont été réintroduits par la suite, dans la « théorie classique ». Auparavant, j'aimerais rappeler à ce sujet quelques points particulièrement critiques du structuralisme.

#### *Intuition du sens vs. intuition de la forme.*

Le fonctionnalisme emploie des critères sémantiques pour définir, par exemple, le morphème : c'est l'unité minimale de sens; le morphème est « composé » de phonèmes, unités non significatives. Les phonèmes, en retour, différencient les morphèmes : on utilise le test des « paires minimales » (qui attribue une fonction distinctive au phonème si, et seulement si, la substitution d'un phonème à un autre entraîne une différence de sens : rampe, lampe, langue, etc.) pour établir une hiérarchie des niveaux linguistiques, appelée aussi « double articulation du langage<sup>4</sup> » : d'où, chez Benvéniste<sup>5</sup> par exemple, la distinction entre *constituant* et *intégrant* : une unité se décompose en constituants, et « il faut pratiquer l'opération inverse et voir si ces constituants ont fonction intégrante au niveau supérieur », c'est-à-dire qu'« une unité sera reconnue comme distinctive à un niveau donné si elle peut être identifiée comme partie intégrante de l'unité de niveau supérieur, dont elle devient l'*intégrant* », et, par conséquent, « forme et sens doivent se définir l'un par l'autre... » (Cf. « les Raisonnements circulaires du structuralisme »). Si l'on applique ces règles à la lettre, de nombreux

contre-exemples surgissent : les homonymes et les synonymes (une différence de sens n'entraînant pas une différence de son et réciproquement) <sup>6</sup>. Or il existe un test objectif pour établir la distinction phonologique, le *pair test* proposé par Harris <sup>7</sup>, qui ne fait appel à aucune notion sémantique :

« Nous prenons un énoncé dont les segments sont enregistrés comme DEF. Nous construisons ensuite un énoncé composé des segments DA'F, où A' est une répétition d'un segment A d'un énoncé que nous avons représenté comme ABC. Si notre informateur accepte DA'F comme une répétition de DEF, ou si nous entendons un informateur dire DA'F dans une situation qui nous permet de juger cet énoncé équivalent à DEF, et si nous sommes également capables d'obtenir E'BC (E' étant une répétition de E) comme l'équivalent de ABC, alors nous pouvons dire que A et E (et A' et E') sont mutuellement substituables (ou équivalents), comme des variantes libres l'un de l'autre, et écrire  $A = E$ . » (Harris, 1951.)

Ce test pourrait être appelé le test de la *rime* <sup>8</sup>, comme le signale Chomsky dans une note manuscrite :

« On n'a pas plus besoin d'une explication sémantique pour le fait que « bill » soit phonologiquement identique à « bill » que pour le fait également indiscutable que « bill » *rime* avec « pill ». » (1955 a.)

Il n'existe aucun test de ce genre, objectif et universel, pour les notions sémantiques de synonymie, différence de sens etc.

De même, en ce qui concerne la définition sémantique des morphèmes, Chomsky précise :

« Néanmoins, je pense qu'il est important de remarquer que la corrélation entre les unités sémantiques et les unités habituelles de l'analyse formelle est au mieux approximative... tout

essai pour définir les morphèmes en fonction d'un contenu sémantique minimum associé à un contenu phonologique, conduit aussitôt à des difficultés quand on lui oppose des paires comme « hear » et « ear », « heat » et « eat », etc. D'un autre côté, il y a des morphèmes qui sembleraient n'avoir aucun contenu sémantique, si « contenu sémantique » est pris sérieusement comme une notion indépendante. Il est difficile de voir pourquoi « to » dans « I want to go », ou « en » dans « They have taken it » devraient être considérés comme ayant des sens indépendants à moins que la possession d'un sens indépendant soit compris comme une conséquence automatique du statut morphologique. Ce sont simplement des formes qui doivent apparaître dans certaines constructions, selon les règles grammaticales... » (1955 a.)

Ainsi, la théorie des niveaux de la grammaire générative (définis formellement de manière indépendante, mais reliés par des systèmes de représentation) fournit une critique radicale de la hiérarchie des niveaux du fonctionnalisme <sup>9</sup>. Cette critique a une conséquence immédiate sur la définition générale du langage, qui, à ma connaissance, n'a pas été soulignée : la relation simple et biunivoque du son et du sens avait amené la linguistique à se tourner vers les théories de l'information et de la communication, dans leur effervescence de l'après-guerre (cf. Shannon et Weaver). Le circuit de la parole, donné en termes de stimuli-réponses par les bloomfieldiens, fut redéfini comme « message » codé par un émetteur, décodé par un récepteur : les langues naturelles sont comparées (métaphoriquement) à des « codes ». Conception selon laquelle le code assortirait le signifiant au signifié et le signifié au signifiant, de telle sorte que le processus d'encodage irait du sens au son, du niveau lexico-grammatical au niveau phonologique, tandis que le processus de décodage présenterait la direction inverse, du son au sens <sup>10</sup>.

La notion de « code »<sup>11</sup> suppose un sens pré-existant auquel il faut donner un support signifiant. Elle semble donc en contradiction avec la définition saussurienne du signe selon laquelle il n'y a pas d'« idée » pré-existante au langage. Au contraire, une théorie de la forme linguistique, qui cherche à formaliser les propriétés physico-acoustiques du langage, n'est pas *a priori* incompatible. Nous retrouverons le problème du « code » dans certaines interprétations psychologiques de la grammaire générative.

Pour Chomsky, l'insuffisance de ces théories est due à une confusion entre « l'intuition du sens » et « l'intuition de la forme linguistique » :

« Ce que je voudrais démontrer ici, c'est que les notions sémantiques ne sont pas du tout pertinentes pour les problèmes de la structure formelle, que seule leur obscurité déguise leur non-pertinence, et que lorsqu'on avance que l'analyse linguistique ne peut pas être menée à bien sans l'utilisation du sens, ce qui est réellement exprimé, c'est qu'elle ne peut pas être menée à bien sans intuition. » (1955 a.)

On connaît la réponse de Chomsky à la question : « Comment pouvez-vous construire une grammaire sans faire appel au sens? ». Cette question présupposait en effet que l'on *peut* construire une grammaire en faisant appel au sens :

« Quand des propositions en faveur de l'utilisation du sens dans une grammaire sont formulées avec soin et examinées minutieusement, elles semblent invariablement s'évanouir. La supposition commune selon laquelle le sens (en particulier, la synonymie ou la différence de sens) est requise (ou utile) dans l'analyse grammaticale, semble avoir peu de fondements, et le problème est de trouver des moyens d'éviter d'y recourir. » (1955 a.)

Cependant, dans la mesure où certaines corrélations entre la syntaxe et la sémantique sont extrêmement frappantes, Chomsky propose de les intégrer dans une métathéorie qui traiterait « de la grammaire, de la sémantique et de leurs points de jonction », sans altérer « le caractère purement formel de la théorie de la structure grammaticale elle-même » (1957). C'est dans cette direction que semblent s'orienter les recherches tout à fait récentes, après le retour à (ou le détour par) la problématique sémantique intégrée dans la théorie classique de 1965. Mais à l'époque, on ne distinguait pas de « degrés » de grammaticalité entre des phrases comme :

(1.a) « Il était quatre heures, et les blaireaux visqueux tournoyaient dans l'allée et s'enfonçaient en vrille... »

(1.b) « Il était quatre peurs, et les blaireaux abstraits s'écoulaient fixement et adverbialement. »

(1.c) « Il était Roparant, et les vliqueux tarands Allaient en gibroyant et en brimbulkdriquant. »  
(Artaud, L'arve et l'aume.)

(1.d) « Etait quatre il heures, blaireaux les et visqueux... »

De ces quatre phrases, seule la dernière (1.d) n'a pas l'intonation normale de la phrase française; ses mots seraient prononcés séparément, comme s'il s'agissait d'une liste : elle est intuitivement agrammaticale. (1.a) est grammaticale. (1.b) et (1.c) sont grammaticales; mais elles n'ont pas de « sens », comme on dit. Cependant, le problème de leur interprétation est différent dans chaque cas; dans (1.c), cinq mots ont été inventés complètement, dont deux sont « agrammaticaux »; il s'agit d'une autre créativité. D'où la nécessité de séparer l'intuition de la forme de l'intuition du sens, c'est-à-dire de l'interprétation sémantique, qui met en jeu des critères de « vérité » extérieurs à l'analyse linguistique.

#### *Le modèle de compétence.*

A. La théorie des grammaires génératives ne se caractérise pas uniquement par sa révolution épistémologique, ou ses

rapports à la sémantique. Sa principale qualité est d'avoir démontré les insuffisances et l'inadéquation, sur le plan strictement formel et syntaxique, des modèles de la théorie de la communication (dits « à états finis »), correspondants aux analyses probabilistes de la linguistique fonctionnaliste, et des modèles syntagmatiques, correspondants aux analyses en constituants immédiats du structuralisme<sup>12</sup>. En proposant un niveau transformationnel, non seulement Chomsky simplifie la grammaire de façon élégante et significative, par des règles d'un type nouveau, mais encore il permet de rendre compte de certaines intuitions du locuteur (ambiguïtés structurelles, relations entre phrases) qu'aucune grammaire syntagmatique ne saurait décrire. En 1955-57, la grammaire se composait : 1) d'une grammaire formelle indépendante du contexte<sup>13</sup>, dont les séquences terminales (aujourd'hui : structure profonde) sont des morphèmes; 2) d'une structure transformationnelle, c'est-à-dire d'une suite ordonnée de transformations obligatoires ou facultatives : « Une transformation grammaticale T opère sur une séquence donnée... possédant une structure syntagmatique donnée, et la convertit en une nouvelle séquence ayant une nouvelle structure syntagmatique dérivée » (1957) (aujourd'hui : structure superficielle); 3) d'une composante morpho-phonologique qui transforme la séquence de mots produite par les transformations en une séquence de phonèmes.

Pendant quelques années, les différents travaux linguistiques ont porté soit sur la phonologie<sup>14</sup>, soit sur la formulation, aussi précise que possible, des différentes transformations. Les considérations sémantiques étaient absentes de ces investigations : la relation de synonymie entre les séquences transformées n'était pas requise (par exemple, les deux phrases : « Beaucoup de gens lisent toujours les mêmes livres » et « Les mêmes livres sont toujours lus par beaucoup de gens » ne sont pas synonymes, quoique reliées par la transformation passive).

Toutefois, parallèlement, se sont développées des théories sémantiques qui acceptaient les principes fondamentaux de la grammaire générative (la créativité, la distinction struc-

ture profonde/structure superficielle, etc.). J'en dirai bientôt quelques mots. Il s'en est suivi une profonde modification dans l'organisation générale de la grammaire, et dans la définition même de la compétence, « la capacité qu'a le locuteur-auditeur idéal d'associer son et sens en accord strict avec les règles de sa langue » (1967 a). Un nouveau venu : le lexique.

**B.** En 1965, Chomsky réunit dans ce qu'il a appelé « la théorie classique » les derniers acquis de la recherche. Sur le plan formel, en ce qui concerne la syntaxe, plusieurs innovations : la *base* est composée d'une composante catégorielle et d'un lexique; la composante catégorielle (les règles syntagmatiques) est toujours une grammaire indépendante du contexte, elle a pour symboles auxiliaires les catégories grammaticales, mais pour symbole terminal le symbole vide (postiche)  $\Delta$ . Les éléments morphologiques ne sont plus introduits par des règles de réécriture, mais par des transformations lexicales (locales), dépendantes ou non du contexte, qui remplacent le symbole vide par un item lexical, selon les règles de compatibilité : en effet, le lexique est conçu comme un ensemble non ordonné d'entrées lexicales, chacune d'elles spécifiant les propriétés phonologiques, syntaxiques et sémantiques d'un item. On trouve dans le lexique toutes les propriétés idiosyncratiques, idiomatiques et particulières des items lexicaux. Quand certaines propriétés sont suffisamment fréquentes pour délimiter une classe d'items, on les spécifie dans des règles de redondances qui, en opérant une généralisation, simplifient la structure globale du lexique<sup>15</sup>.

La composante transformationnelle est, elle aussi, modifiée. Chomsky (1957) distinguait les transformations « singulières » des transformations « généralisées »<sup>16</sup>. Les premières s'appliquaient à un seul indicateur syntagmatique (Ex. le passif), les secondes à plusieurs (Ex. les phrases enchassées). Dans la théorie standard, les transformations généralisées disparaissent, car le symbole S (= P = Phrase) est devenu un symbole récursif de la composante catégorielle; par conséquent, il prend en charge la créativité du langage.

La base définit donc, déductivement, les structures profondes, les *transformations* en dérivent les structures superficielles.

Le modèle comporte encore deux autres composantes, la composante sémantique et la composante phonologique<sup>17</sup>, toutes deux *interprétatives* : leurs règles donnent des interprétations aux structures syntaxiques. La composante sémantique donne une représentation sémantique à la structure profonde, et la composante phonologique, une représentation phonétique à la structure superficielle. Cette symétrie est mise en cause par certaines recherches actuelles. Ces deux composantes semblent avoir en commun le fait de prendre leur information d'entrée dans la structure des séquences (parenthésisation étiquetée). La représentation sémantique est « formulée à partir de notions encore bien obscures de la sémantique universelle » :

« Les règles interprétatives s'appliquent cycliquement pour déterminer l'interprétation sémantique d'un syntagme X de la structure profonde à partir des interprétations sémantiques des constituants immédiats de X et des relations grammaticales représentées dans cette configuration de X ainsi que de ses parties. » (1967 a.)

L'introduction de la problématique sémantique entraîne l'hypothèse selon laquelle les transformations correctes « ne changent pas le sens ». Ainsi, on peut dire que la structure profonde détermine les relations grammaticales sémantiquement significatives, et la structure superficielle, les relations grammaticales phonologiquement significatives. Il convient maintenant d'exposer quelques-uns des concepts appartenant aux théories sémantiques intégrées dans la grammaire générative.

### *La composante sémantique.*

Deux principales lignes d'étude se sont développées parallèlement : la théorie de Katz-Fodor (1963-64), reprise dans

Katz-Postal (1964) d'une part, et la théorie de Weinreich (1963, 1966) d'autre part. La première a été adoptée par la théorie standard, la seconde a exercé une grande influence dans la conception d'une « sémantique générative », dont il sera fait mention plus loin.

Fodor et Katz (tout comme Weinreich) se situent à l'intérieur de la théorie chomskienne dans la mesure où ils admettent que la linguistique doit spécifier les règles permettant à un locuteur-auditeur de produire et de comprendre une infinité de phrases nouvelles, règles déduites d'un nombre extrêmement restreint de phrases qui constituent son expérience linguistique : c'est un problème de projection.

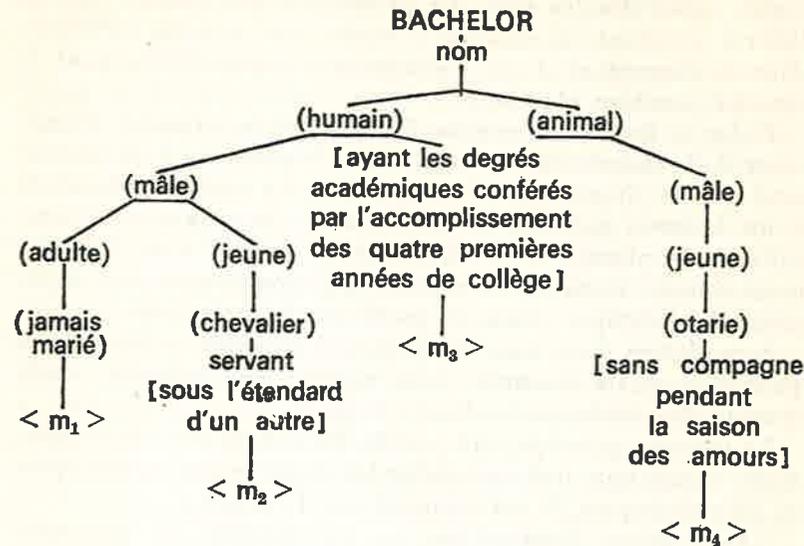
Sans entrer dans tous les détails, j'aimerais examiner les principes qu'ils donnent, non comme des axiomes, mais comme des évidences « allant de soi ».

Le premier principe, qui justifie les autres, est : la composante sémantique doit *compléter* les composantes syntaxiques et phonologiques. Il est formulé par l'égalité :

« Description linguistique — Grammaire = Sémantique ».

Le deuxième principe donne à chaque item lexical un nombre  $n$  de « lectures » sémantiques (avec  $n \geq 1$ ) ; la représentation sémantique est conçue comme une hiérarchie de *semantic markers*, figurée par des arborescences : ils présupposent que le sens s'analyse en termes binaires (cf. les traits distinctifs de la phonologie) selon des « catégories sémantiques » non spécifiées, étant donné leur nombre. Par exemple pour reprendre l'exemple classique, l'item lexical anglais « bachelor », auquel le dictionnaire attribue quatre « sens », aura les quatre lectures  $m_1$ ,  $m_2$ ,  $m_3$ ,  $m_4$ , d'après l'arbre de la page 184.

(On pourrait sans doute déjà discuter l'arbitraire de cette classification, et des critères retenus pour la description du sens.)



Le troisième principe concerne le caractère « combinatoire » de l'interprétation des phrases :

« Prenant comme base sa connaissance des propriétés grammaticales et la signification des morphèmes de la langue, les règles que connaît le locuteur lui permettent de déterminer la signification d'une phrase nouvelle en spécifiant la manière dont les parties de la phrase se combinent pour former le tout. » (F. et K. 63.)

Cette combinatoire est « formalisée » par des règles de *projection* qui testent la compatibilité des items lexicaux d'une phrase (et signalent, par conséquent, les « anomalies » sémantiques, cf. (1.b)) et donnent 1 ou *n* interprétations de la phrase selon le nombre des ambiguïtés lexicales qui n'auront pas été réduites par le contexte. Katz (1967) indique que la théorie sémantique ne doit pas seulement préciser les ambiguïtés et les anomalies, mais aussi d'autres « propriétés et relations sémantiques » comme :

« la synonymie, la paraphrase, l'antonymie, la différence sémantique, la similarité sémantique, l'inclusion des sens, l'incompatibilité, l'analyticité, la contradiction, la synthéticité, les réponses possibles aux questions, les présuppositions, et ainsi de suite... »

Le quatrième principe est relié à la définition de la compétence. Il est supposé que la sémantique remplit la condition suivante :

« Si des locuteurs ont la faculté d'appréhender la structure de n'importe quelle phrase dans l'ensemble infini des phrases d'une langue sans avoir besoin d'information sur l'entourage et sans variation significative de locuteur à locuteur, alors cette faculté est bien le sujet même d'une théorie linguistique synchronique » (F. et K. 1963).

Ceci implique qu'il existe un *sens commun* à tous les locuteurs, indépendamment du contexte, de la situation, de l'éducation, de l'état dit « psychologique » du locuteur, de ses expériences passées, comme il existe une grammaire commune, sous-jacente à la production et à l'appréhension des phrases, dont la linguistique doit être la théorie. Fodor et Katz imaginent un type de situation, qui pourrait servir de test : l'interprétation sémantique d'une phrase P serait l'interprétation donnée par des sujets parlant une certaine langue, qui auraient reçu une *lettre anonyme* contenant cette seule phrase P.

Quant à Weinreich, comme l'a très bien montré Katz (1967), il n'offre qu'une variante notationnelle et terminologique de la théorie Katz-Fodor. Il parle, comme eux, le langage des logiciens, et donne les mêmes buts à la théorie sémantique. En 1962, il formule ses universaux en termes de « désignateurs » (les signes et leurs *désignés*) et de *formateurs* (signe comportant une instruction implicite pour une opération), et en termes de dispositif sémiotique. En 1966,

il exige que la structure profonde de la grammaire générative soit non ambiguë à la fois syntaxiquement et sémantiquement. Pratiquement, cela veut dire qu'il conçoit le lexique comme un ensemble d'items n'ayant qu'un seul sens, qu'une seule description sémantique. Fodor et Katz admettaient qu'un mot pouvait avoir plusieurs sens; Weinreich considère ces phénomènes comme des cas d'homonymies accidentelles. Pour lui, l'item « bachelor » constitue quatre entrées lexicales distinctes. Nous verrons que la sémantique générative a repris cette revendication.

Si nous reprenons un à un les quatre principes énoncés, nous voyons bientôt que la rigueur de leur formulation n'est qu'apparente, et que seule la terminologie empruntée aux théories phonologiques et syntaxiques les font paraître cohérents. Immédiatement, les difficultés surgissent, à chaque niveau.

**I. L'atomisation des sens.** Les catégories sémantiques permettent de décomposer « une des significations d'une unité lexicale en ses concepts atomiques, et montrer ainsi la structure sémantique dans un article du dictionnaire, et les relations sémantiques entre les articles du dictionnaire ». Ces catégories correspondent en fait aux prédicats des logiciens; ce sont des *mots*, définissables et décomposables à leur tour en d'autres *mots* et ainsi de suite, à l'infini. Bolinger (1965) offre à ce sujet quelques critiques qui restent valables pour toutes les tentatives d'analyses sémantiques componentielles et toutes les entreprises sémiologiques. Une infinité de markers serait nécessaire pour caractériser véritablement chaque item; il faudrait ajouter : (+ solide) à la description de « bachelor » pour prédire l'anomalie de :

(2) \* he walked right through the bachelor  
etc. D'un autre côté, si la phonétique universelle est suffisamment bien connue, il semble que la sémantique universelle, calquée sur elle, ne soit pas en mesure de rendre compte de la propriété fondamentale des langues naturelles, à savoir

\* L'astérisque est ici le signe conventionnel qui désigne l'agrammaticalité d'une phrase.

des processus de changements de sens, et d'invention métaphorique :

« Un dictionnaire est une pantomime figée... C'est une caractéristique des langues naturelles qu'aucun mot ne soit jamais limité à ses sens dénombrables, mais entraîne avec lui la qualification d'un « comme quelque chose » (Bol. 65).

## II. La combinatoire.

« Il est clair que la représentation sémantique d'une phrase dépend de la représentation de ses parties, comme dans le cas parallèle de l'interprétation phonétique » (Chomsky, 1967).

Cependant, Chomsky reconnaît lui-même que :

« ... l'interprétation sémantique d'une phrase dépend d'un genre de relations grammaticales qui est loin d'être transparent. » (1967.)

Par exemple, « un bon livre » peut être un livre intéressant à lire ou un livre dont la vente est bonne, selon le point de vue du lecteur ou du libraire. Ou, pour reprendre un autre exemple connu, « le portrait de Jean » peut être le portrait de X qui appartient à Jean, le portrait qui représente Jean, fait par X, le portrait de X que Jean a dans les mains, mais qui n'appartient pas à Jean, etc. Ou encore, si l'on considère la liste des noms qui peuvent précéder l'« adjectif » *universitaire* en français : l'année —, les vacances —, les titres —, la formation —, l'agitation —, les élections —, le congrès —, l'ambition —, l'érudition —, la répression —, les locaux —, le conseil —, etc., on s'aperçoit que l'interprétation sémantique globale comporte quelque chose qui n'est pas donné dans l'interprétation sémantique des items pris séparément. Il faudrait les « paraphraser » ou les traduire au moyen d'expressions comme : donnés par, qui se passe à, typique de, produite par, etc.

Il est intéressant de noter que l'introduction, dans la gram-

maire générative, de la conception selon laquelle il existe une relation de type biunivoque (ou presque, puisque la composante sémantique doit rendre compte des ambiguïtés sémantiques) entre le son et le sens, s'est produite au moment même où l'on a considéré que l'interprétation sémantique devait s'appliquer au *seul* niveau de la structure profonde. Cela ressemble à une nouvelle formulation de la hiérarchie des niveaux structuralistes, qui ne se situe plus au niveau morphologico-phonologique, mais au niveau syntagmatico-transformationnel. C'est pourquoi les recherches actuelles concernant le rôle de la structure superficielle dans l'interprétation sémantique<sup>18</sup> et le rôle de la structure profonde dans l'interprétation phonologique<sup>19</sup> me paraissent fondamentales : elles démontrent, une fois de plus, que les relations entre les niveaux sont loin d'être simples, et rejoignent les propositions du programme initial de 1955. Ces investigations, peut-être, ont amené Chomsky à prendre ses distances à l'égard des théories sémantiques :

« Dans le domaine de la sémantique, il existe, cela va sans dire, des problèmes de fait et de principe qui ont à peine été approchés, et il n'existe aucune « théorie de la représentation sémantique » raisonnablement concrète ou bien définie à laquelle on puisse se référer. » (1968.)

Nous verrons cependant les conséquences de ces hypothèses pour les modèles de performance construits par la psychologie expérimentale.

**III.** Les principes 1 et 4 présentent deux aspects du même problème : la sémantique fait-elle partie de la linguistique, et quels sont les tests qui pourraient correspondre au *pair test* de la phonologie ?

Fodor et Katz ne donnent pas les résultats du test de « la lettre anonyme ». En 1955, dans sa réponse à Bar-Hillel, Chomsky signalait que la synonymie, donnée pour une notion claire et primitive de la syntaxe et de la sémantique

logique, est précisément un concept que la linguistique devrait définir :

« Ainsi, aucune de ces théories ne fournit, à qui ne les possède déjà, ni une analyse, ni une claire compréhension de cette notion... La sémantique moderne n'offre pas le moyen de déterminer si la synonymie... se vérifie pour les couples *oculiste* et *médecin des yeux* ou *oculiste* et *cheval*... La linguistique ne peut attendre de ces disciplines d'autre secours que les remarques suivantes : la conséquence est une relation entre phrases, et la synonymie une relation entre mots... » (1955 b.)

A ma connaissance, aucun test objectif n'a été établi depuis ; de plus, il est très difficile de préciser le « sens commun » à tous les locuteurs d'une langue. On peut réciter ou copier des phrases sans en comprendre le sens, s'il s'agit par exemple d'un texte technique, tout en les reconnaissant comme grammaticales. Mais l'éducation, le degré de « culture » sont déterminants dans l'interprétation, et ces paramètres sont, par définition, différents selon les locuteurs. Ce problème se pose aussi pour l'anomalie des présuppositions. Lorsque Chomsky écrit que la phrase :

(3) Même Jean est grand pour un Watusi

qui présuppose que les Watusis sont petits, est anormale étant donné « notre » connaissance des Watusis, il met en jeu une donnée culturelle. De même, la phrase :

(4) Même Georges est beau pour un bibliothécaire

présuppose que tous les bibliothécaires sont laids, au moins pour l'expérience d'un locuteur-auditeur A. Mais (4) pourrait être trouvée anormale par un locuteur-auditeur B, qui n'aurait pas rencontré les mêmes bibliothécaires. Les critères de vérité semblent difficiles à établir.

Et le gros dictionnaire Harrap's Standard ne signale pas

le sens « fur seal » (otarie) de *bachelor*; ces théories sémantiques ne sont, elles aussi, qu'« approximatives ».

En définitive, le problème posé par l'intégration d'une telle composante sémantique dans la grammaire est d'ordre beaucoup plus général. Les linguistes n'avaient à leur disposition que les concepts de la philosophie du langage anglo-saxonne, et c'est à elle qu'ils les ont empruntés. Les querelles entre sémanticiens tournent autour de la manière de représenter le sens : traits non ordonnés, hiérarchisés, représentation en arbre. Ces querelles n'ont pas vraiment d'intérêt, comme le remarque Chomsky :

« ... La représentation sémantique peut sans aucun doute être reformulée en indicateur syntagmatique, dans la mesure où ses propriétés sont rendues claires. Plus généralement, on pourrait reformuler virtuellement toutes les propositions qui ont été faites au sujet de la représentation sémantique, de façon également *inintéressante*, de manière à pouvoir utiliser des indicateurs syntagmatiques. En particulier, c'est sûrement vrai des représentations sémantiques de Katz. Il est difficile d'imaginer une caractérisation cohérente du contenu sémantique qui ne soit pas traduisible en quelque « notation canonique » modelée sur la logique familière, qui peut en retour être représentée par des expressions correctement mises entre parenthèses, et dont les parenthèses sont étiquetées (indicateurs syntagmatiques). La question tout entière est une fausse question... Je ne peux pas croire réellement que quelqu'un aimerait prendre position sur cette question avec une quelconque conviction, étant donné l'état actuel de la sémantique descriptive. » (1970.)

Cette logique familière, c'est celle de Carnap, de Russell ou de Quine, plutôt que celle de Wittgenstein; elle reste sur les positions nominalistes ou réalistes, qui, lorsqu'elles sont importées en linguistique, définissent les langues naturelles

comme des nomenclatures, et le « normal » par le critère de vérité : « La phrase *mond ist blau* est vraie si et seulement si la lune est bleue » (Carnap, 1939). On sait que ce rapport des mots et des choses a été l'une des premières notions attaquées par la linguistique saussurienne. On l'a souvent signalé, mais malgré des affirmations de principe, on a rarement voulu en accepter toutes les conséquences. Les fonctionnalistes disent bien que chaque langue « organise l'expérience » humaine de façon différente, mais ils figent le sens dans une collection d'unités. Si cette fixation est indispensable au projet « thérapeutique » de la philosophie dont le but est de rendre un langage trompeur non ambigu par la construction de systèmes artificiels, elle est inadmissible en linguistique. Les ambiguïtés et les glissements de sens sont des propriétés fondamentales et irréductibles des langues naturelles. Saussure en donnait une représentation dans sa belle métaphore de l'air et de l'eau :

« Qu'on se représente l'air en contact avec une nappe d'eau : si la pression atmosphérique *change*, la surface de l'eau se décompose en une série de divisions, c'est-à-dire de vagues; ce sont ces ondulations qui donneront l'idée de l'union, et pour ainsi dire de l'accouplement de la pensée avec la matière phonique. »

Saussure semble avoir eu raison de dire que toutes les implications de l'arbitraire du signe n'ont pas été perçues par les philosophes eux-mêmes. Et ce n'est pas un hasard si le Cours de Linguistique Générale ne fait aucune place à la sémantique et ses anomalies.

D'un autre côté, la plupart des logiciens qui se sont occupés du langage se situent dans la lignée empiriste et behavioriste, selon laquelle l'acquisition du langage procède par « stimuli de renforcement », par généralisations inductives, qui correspondent aux méthodes structuralistes de segmentation et de classification. On pourrait objecter que Saussure restait dans ce projet taxinomique, en comparant la langue à un

trésor déposé progressivement. Cependant, il en signalait lui-même les limites :

« La langue présente donc ce caractère étrange et frappant de ne pas offrir d'entités perceptibles de prime abord, sans qu'on puisse douter cependant qu'elles existent et que c'est leur jeu qui la constitue. C'est là sans doute un trait qui la distingue de toutes les autres institutions sémiologiques. »

« Bien loin que l'objet précède le point de vue, on dirait que c'est le point de vue qui crée l'objet, et d'ailleurs rien ne nous dit d'avance que l'une de ces manières de considérer le fait en question soit antérieure ou supérieure aux autres. »

L'introduction d'une sémantique empruntée à la logique fait apparaître une certaine contradiction dans la théorie standard, contradiction que nous retrouverons dans les stratégies de perception (inductives) de la psychologie.

*Hypothèse lexicaliste vs. Sémantique générative.*

Depuis 1965, deux tendances se sont formées, et dirigées dans des voies divergentes. L'une, formaliste, explore en particulier les propriétés du lexique et de la composante transformationnelle. Chomsky l'a appelée la « théorie classique étendue ». L'autre amplifie le rôle de la composante sémantique au point d'en faire la base de la composante syntaxique. Les résultats obtenus à partir des hypothèses de la première confirment l'existence du niveau de la structure profonde (syntaxique). La seconde cherche à prouver que structure profonde et représentation sémantique doivent être confondues.

A. Chomsky (1967b -70) a proposé l'hypothèse lexicaliste afin de rendre compte de certaines nominalisations en anglais, en particulier des relations entre :

- (5) John has refused the offer.
- (6) John's refusing the offer
- (7) John's refusal of the offer

qu'une grammaire doit expliquer.

Avant la théorie classique, la théorie n'offrait qu'une hypothèse transformationnelle. L'apparition du lexique offre la possibilité d'un choix entre deux solutions.

Chomsky propose de dériver transformationnellement (6) de (5), et de spécifier les relations entre (5) et (7) dans le *lexique*; les items lexicaux sont caractérisés par des traits catégoriels (+ N, + V, etc.), des traits de subcatégorisation (qui indiquent, par exemple, si tel item est intransitif, etc.) et des relations de sélection (sémantiques) :

« Proposons, alors, comme hypothèse d'essai, qu'un très grand nombre d'items apparaissent dans le lexique avec des traits de sélection et de stricte subcatégorisation fixés, mais avec un choix quant aux traits associés aux catégories lexicales de nom, verbe, adjectif. » (1967b -70.)

Ces propositions expliquent :

a) que, du point de vue de la productivité, « la transformation qui produit la forme gérondive s'applique tout à fait librement », tandis qu'il n'existe pas obligatoirement de formes nominales correspondant aux formes verbales.

b) que la structure interne de (6), contrairement à celle de (7), n'est pas celle d'un syntagme nominal normal : on ne peut remplacer « John's » par « the »; par contre, (6) a une forme aspectuelle que n'a pas le nominal dérivé.

c) qu'il existe une correspondance sémantique constante entre le verbe et son gérondif par opposition à une variation sémantique fréquente entre le verbe et le nominal (Ex. français : admettre, admission, etc.).

La position lexicaliste a d'autres conséquences sur l'ensemble de la théorie. En étendant la théorie des « traits » syntaxiques (lexicaux), Chomsky suggère que la distinction entre ces traits et les catégories syntaxiques est une distinction artificielle :

« Dans les travaux antérieurs de la grammaire générative, il était supposé que les éléments de la grammaire de base sous-jacente sont des formants et des catégories; chaque catégorie correspond à une classe de suites de formants. Cette supposition était importée des théories syntaxiques structuralistes, qui considéraient une grammaire comme un système de classes d'éléments dérivés par des procédures analytiques de segmentation et de classification. » (1967-70.)

Il propose de remplacer cette distinction par une notation uniforme qui expliquerait *en même temps* les similarités entre les ex-catégories (la possibilité d'avoir des « sujets » ou des « compléments » d'un même type) et leurs différences (les spécifieurs des noms, adjectifs, verbes : respectivement les déterminants, les éléments qualificateurs, les auxiliaires). En remplaçant la catégorie par une variable, on obtient le schéma :

$$(8) \bar{X} \rightarrow (\text{Spéc}, \bar{X}) \bar{X}$$

$$(9) \bar{X} \rightarrow X...$$

où les « ... » remplacent les compléments facultatifs. La règle initiale de la grammaire serait (en simplifiant) :

$$(10) S \rightarrow \bar{N} \bar{V}$$

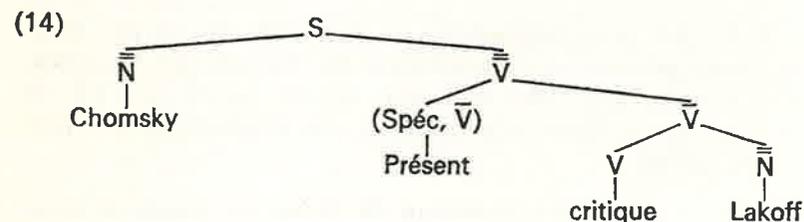
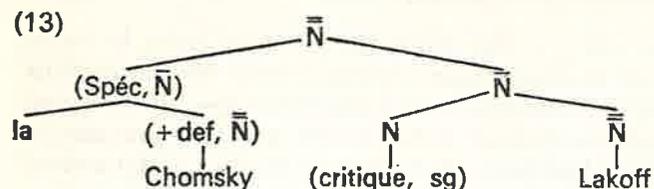
Ceci signifie que *chaque* « catégorie » peut avoir une structure de « phrase » (avec une relation du type « sujet-verbe »), et qu'il n'y a aucune raison de réunir deux catégories (par exemple, nom-adjectif, ou verbe-adjectif) dans une catégorie supérieure qui s'opposerait à la troisième, pour rétablir une distinction sujet-prédicat : ces relations sont purement formelles, elles ne font appel à aucun critère sémantique tendant à définir ce qui est « argument » et ce qui est « commentaire » de cet argument.

Ainsi dans :

(11) la critique de Lakoff de Chomsky qui peut correspondre à :

(12) Chomsky critique Lakoff on ne peut qualifier le terme « critique » de « substance »,

etc. Mais la description structurale de (11) reflète celle de (12), soit, respectivement (en simplifiant) :



(J'ai donné, à titre d'illustration, ces exemples en français; mais il est fort possible qu'une étude minutieuse de ces faits m'obligerait à modifier cette analyse.)

Il faut retenir de ceci que (13) et (14) sont des structures de base et que le symbole  $\bar{N}$  est récursif, tout comme S :

« ... Il serait naturel de supposer que dans les applications cycliques des transformations, les syntagmes de la forme  $\bar{N}$  jouent le même rôle que les syntagmes de la forme S en spécifiant le domaine des transformations.

« Une structure de ce genre est une réminiscence du système d'analyse en constituants, développé par Harris dans les années 40. » (1967b -70.) (Cf. Harris, 1951, ch. 16.)

L'hypothèse lexicaliste semble confirmée aussi bien par des recherches portant sur des contraintes générales imposées à la forme des grammaires (cf. J. Emonds) que par des travaux de phonologie (cf. J. Bresnan, au sujet du contour accentuel des phrases).

B. Les principaux tenants de la sémantique générative, George Lakoff, James D. McCawley, Paul M. Postal et John R. Ross, prétendent, en général :

qu'« il y a une similarité gênante entre la façon dont la sémantique a généralement été traitée dans les grammaires transformationnelles, et la façon dont la syntaxe a été traitée par la « grammaire phonologique » de Trager et Smith. » (McCawley, 1969.)

Mais c'est pour reprocher aux linguistes de ne pas suffisamment prendre en considération les travaux des logiciens, tout comme Bar-Hillel en 1954. Quelle raison y a-t-il de postuler une syntaxe *générative* et une sémantique *interprétative*, quand :

« ... il y a beaucoup de choses en commun entre les interprétations sémantiques, si elles sont conçues (en gros) comme des formules du calcul des prédicats, et la syntaxe profonde. Les propositions sont les phrases profondes, les fonctions sont les verbes, et les arguments les syntagmes nominaux... » (Ross-Lakoff, 1967.)

Pourquoi ne pas fonder une sémantique générative dans laquelle :

« — Les représentations sémantiques et syntaxiques sont de même nature formelle; ce sont des arbres étiquetés.

« — Il n'y a qu'un seul système de règles (que j'appellerai désormais « transformations »), qui met en relation, en passant par une série d'étapes intermédiaires, la représentation sémantique et la structure superficielle. » (McCawley, 1969.)

Pour McCawley, les symboles se divisent en deux catégories uniquement : les indices de référence<sup>20</sup> et les prédicats :

« Le répertoire des prédicats sera énorme, bien que ne correspondant pas terme à terme aux items lexicaux : autrement dit, certains items seront sémantiquement complexes. » (McCawley, 1969.)

Rappelons-le, la structure profonde était définie dans la théorie classique comme le niveau comportant tous les items lexicaux (insérés par les transformations lexicales), déterminant les relations grammaticales significatives, et comme étant l'entrée de la composante transformationnelle et de la composante sémantique. Pour la sémantique générative, ce niveau n'existe pas, et des items peuvent être insérés après l'application de transformations grammaticales. P. M. Postal (1970), pour illustrer et justifier cette théorie tout en prouvant l'inadéquation de la théorie classique, a prétendu que le verbe anglais *remind* a la structure profonde (= *représentation sémantique non ambiguë*) :

(15) (X STRIKE (Y LIKE Z) )

qui, selon lui, doit subir deux transformations grammaticales et la transformation de McCawley (1969) appelée « Predicate-Raising » avant l'insertion de *remind*. Je n'entrerai pas ici dans le détail d'une critique de ses arguments : aucun d'eux, ni en général aucune des propositions avancées par la sémantique générative à ce sujet, ne résiste à un examen minutieux<sup>21</sup> : on retrouve le problème de la définition des synonymes et de leur substitution.

Chomsky (1970) rappelle que l'énorme pouvoir descriptif des grammaires transformationnelles est leur principal défaut; on peut tout dériver par transformation, tout représenter en arbre. Si :

« Le problème pour le linguiste, comme pour l'enfant qui apprend à parler, est de déterminer à partir des données de la performance le système de règles sous-jacent qui a été maîtrisé par le locuteur-auditeur et dont il se sert dans la performance réelle » (1965),

il faut trouver les principes généraux qui *contraignent* la forme des grammaires, des transformations etc., et expliquent ainsi que l'enfant, pendant le temps très court qui lui est imparti pour apprendre sa langue, ait à choisir parmi un nombre relativement *restreint* de grammaires théoriquement imaginables.

La sémantique générative, au contraire, augmente la puissance de la grammaire. Ses principes, tels qu'ils sont formulés, ne prédisent rien de particulier, et rendent possibles toutes sortes de grammaires et de langages non existants. En dépit de ses affirmations, elle fait donc régresser, plutôt que progresser la théorie. En effet, rendre une grammaire « homogène » en ne lui accordant qu'un seul type de règles (ici, les transformations) n'est pas la rendre plus « simple », au sens métathéorique des procédures d'évaluation.

Enfin, en postulant que la représentation sémantique est entièrement déterminée par la structure profonde, la sémantique générative, tout comme la théorie classique, ne peut expliquer le rôle de la structure superficielle dans l'interprétation sémantique.

### *Empirisme vs. rationalisme.*

« Le problème de l'enfant n'est pas d'accomplir l'exploit inductif apparemment insurmontable d'arriver à une grammaire générative transformationnelle à partir de données restreintes... »

« ... Il faut postuler une structure interne — une théorie suffisamment restreinte de la grammaire universelle — qui constitue la contribution de l'enfant à son acquisition du langage. » (1967 a.)

La théorie des grammaires génératives et transformationnelles a comme impératif fondamental de rendre explicite le décalage entre le savoir inné et l'expérience de l'enfant qui a appris une langue. Une langue est un système si compliqué qu'il faut supposer que l'enfant, en naissant, possède des

structures très contraignantes qui lui permettent de construire rapidement une grammaire de sa langue : ces structures doivent être étudiées par la théorie des grammaires, ou grammaire universelle.

Ces résultats de la théorie chomskienne ont entraîné la réévaluation d'une problématique philosophique traditionnelle, à savoir un certain retour à la théorie des idées innées chez Descartes. La linguistique « cartésienne » a soulevé bien des malentendus, et des critiques, dont la plupart ne tenaient pas compte des découvertes qui avaient motivé cette réévaluation. En général, ces critiques se rattachent à l'anti-mentalisme des empiristes et des structuralistes, qui ne voient dans les grammaires génératives qu'un retour pur et simple au cartésianisme. Dernièrement, Hans Aarsleff<sup>22</sup> a entrepris de critiquer la « linguistique cartésienne » au nom d'une certaine conception universitaire de l'histoire des idées. La ligne générale de l'argumentation est la suivante : la théorie des idées innées du rationalisme est incompatible avec la conception d'une grammaire universelle, soutenue par Du Marsais et Condillac, tous deux disciples de Locke, et cette erreur d'interprétation invaliderait les arguments de Chomsky contre la tradition bloomfieldienne. En fait, on n'a pas vu que Chomsky se comportait en homme de sciences dans sa lecture de la philosophie, et non en historien des idées. Il lui importait en premier lieu de formuler clairement des positions et des hypothèses, afin de pouvoir les discuter et en mesurer toutes les conséquences empiriques. En distinguant l'approche empiriste et l'approche rationaliste de l'acquisition du langage, il fait abstraction des nuances et des variations qui apparaissent dans les différentes œuvres de chacun des philosophes. Il indique lui-même le but de son essai, dès la seconde page :

« ... Je n'essaierai pas de définir la linguistique cartésienne telle qu'elle se voyait elle-même, mais je concentrerai plutôt mon attention sur le développement des idées qui ont refait surface, de façon tout à fait indépendante, dans les travaux d'aujourd'hui. » (1966.)

Par exemple, il est évident que la « créativité » du langage, maintenant formalisable par les systèmes récursifs, n'a plus la même signification qu'à l'époque romantique.

Depuis trois siècles, on a suffisamment disputé des qualités et des limites de Descartes et de Locke; il est anachronique de prendre position, aujourd'hui, pour l'un, contre l'autre. La théorie chomskienne a opéré un véritable dépassement de leurs conceptions, comme le remarque Chomsky, en répondant aux critiques du professeur Black :

« Le professeur Black prétend que le rationalisme reconstruit que j'ai proposé diffère de l'original en ce que les principes de la « grammaire universelle » ne sont pas connus et ne sont pas nécessaires au sens classique. Comme je l'ai noté dans mon article, je me *sépare* du rationalisme classique (tout comme de l'empirisme) en niant que le « contenu de l'esprit » soit nécessairement accessible à l'introspection... Il n'y a, bien entendu, pas de réponse objective à la question de savoir si l'« essence » du rationalisme est perdue quand la doctrine est développée de cette façon... Mais il me semble historiquement plausible (et, de plus, heuristiquement utile) de considérer le rationalisme reconstruit dont nous discutons comme un dépassement du rationalisme classique, qui en rejette une partie (par exemple la démonstration fallacieuse, chez Descartes, de l'existence de Dieu, qui joue un rôle central dans sa théorie) et en modifie, étend, clarifie d'autres, mais maintient le cadre et quelques aperçus fondamentaux, en particulier, l'hypothèse selon laquelle des propriétés innées de l'esprit fournissent un dispositif pour déterminer ce qui compte comme expérience et ce qui restreint le savoir (dans notre cas, la grammaire) basé sur l'expérience. » (1968 c)

En effet, les règles du langage sont en grande partie *inconscientes* : il serait aussi trompeur de dire que le linguiste,

pour les découvrir, se fie aux opinions des informateurs, que de dire que « les lois de Kepler sont les jugements d'un homme muni d'un télescope » (1968 c) :

« Une grammaire générative intéressante, quelle qu'elle soit, devra traiter, en majeure partie, de processus mentaux qui sont bien au-delà du niveau d'une conscience réelle ou même potentielle. De plus, il est tout à fait évident que les comptes rendus ou les points de vue du locuteur sur son comportement et sa compétence peuvent être erronés. Ainsi une grammaire générative essaie de spécifier ce que le locuteur sait réellement, non ce qu'il peut dire de son savoir. » (1965.)

La compétence, objet de la linguistique : un groupe de psycholinguistes la remet en cause.

#### *Compétence vs. performance.*

Chomsky considère la linguistique comme une branche majeure d'une psychologie générale, encore à venir; pour le moment, la psychologie est conçue par beaucoup comme une science du comportement qui se limite à des « systèmes de connexions de stimuli-réponses, des réseaux d'associations », etc.; ses méthodes sont constituées par des tests, ses résultats sont des statistiques de pourcentages à partir desquelles on opère des généralisations. La psychologie du comportement n'a donc pas d'objet — correspondant au concept de compétence sous-jacente abstraite :

« A l'avenir, l'étude du langage peut contribuer de façon importante à la psychologie générale en attirant l'attention sur cette brèche conceptuelle et en démontrant comment elle peut être comblée par l'élaboration d'un système de compétence sous-jacente dans un domaine de l'intelligence humaine. » (1968 b.)

Par exemple, un modèle de perception devrait incorporer la grammaire générative d'une langue, qui, elle, est *neutre* par rapport à l'audition ou la production :

« Pour éviter ce qui a été un malentendu persistant, cela vaut peut-être la peine de répéter qu'une grammaire générative n'est pas un modèle du locuteur ou de l'auditeur...

Quand nous parlons d'une grammaire qui engendre une phrase avec une certaine description structurale, nous voulons simplement dire que la grammaire assigne cette description structurale à la phrase...

Puisque cet emploi du terme « engendrer » est à la fois bien établi en logique et dans la tradition de la théorie linguistique, je ne vois aucune raison de réviser la terminologie. » (1965.)

Si une théorie de la performance doit inclure une théorie de la compétence, le modèle de compétence ne saurait être pris, même par métaphore, pour un modèle de performance :

« Rien, absolument rien, ne justifierait pareille hypothèse... elle implique que le locuteur choisisse les propriétés structurales de la phrase avant les éléments lexicaux (avant donc, de savoir au juste de quoi il va parler) ». (1967 a.)

ou encore : que le locuteur est censé produire d'abord le symbole P, puis dériver la phrase selon l'ordre des règles de la grammaire, jusqu'à la représentation phonologique, ce qui serait « tentant, mais parfaitement absurde » (1967 a.).

A l'heure actuelle, un certain nombre de psychologues travaillent à partir des principes et des résultats de la grammaire générative (structures innées, transformations, créativité, etc.). Mais la majeure partie d'entre eux sont en désaccord avec Chomsky sur la place qu'il donne au modèle de compétence dans le modèle de performance, et bien entendu sur la « brèche conceptuelle ». Chomsky postule que le

modèle de compétence est en quelque façon équivalent à la grammaire intériorisée par l'enfant qui a appris une langue. W. C. Watt (1970), au contraire, cherche à démontrer que la « Grammaire Mentale » n'est pas équivalente à la « Grammaire de Compétence » (= la Grammaire d'une langue que décrit le linguiste), mais à une « Grammaire Performative Abstraite » contrainte par les complexités de la performance (perception, mémoire, etc.). Toutefois il est obligé de maintenir une faculté de *archival competence*, abstraite, *savoir sur* la « Grammaire Performative Abstraite »; ces deux composantes, ensemble, seraient équivalentes à la Grammaire d'une Langue. De son côté, J. Mehler (1969) assure que la distinction compétence/performance est claire en linguistique, mais non en psychologie. Pour lui, le savoir d'un sujet sur sa langue « n'est pas une notion formelle, c'est une question de détermination expérimentale » :

« Nous défendrons l'opinion que le linguiste ne nous présente pas un modèle du générateur qui intéresse le psychologue dans sa recherche du mécanisme, mais qu'il nous présente plutôt une formalisation des caractéristiques d'abduction...

... On appellera compétence linguistique la propriété commune à tous les générateurs pour une langue donnée L ou pour la nature du langage en général. Ensuite, on définira performance le générateur qui a la propriété d'avoir une réalité psychologique. »

Cependant d'autres psychologies vont jusqu'à contester le concept de compétence pour la *linguistique*. J. Bever (1970) pense que les jugements de grammaticalité sont des comportements comme les autres qui ne reflètent pas forcément la structure du langage :

« Ce fait peut provoquer de sérieux doutes en ce qui concerne le fait que la linguistique soit la science de quelque chose, puisque la nature de ses données est si obscure. Cependant, cette obscurité

est caractéristique de chaque exploration du comportement de l'homme. »

A son avis, par conséquent, la linguistique n'est pas sortie de l'empirisme des sciences du comportement :

« Une grammaire réelle ne décrit pas, en fait, un monde linguistique abstrait, mais plutôt un ensemble d'intuitions sur la « grammaticalité » détenues par le locuteur natif. »

Il convient donc d'analyser la ligne de son argumentation, pour voir sur quels critères se fonde sa critique de la grammaire générative.

Les deux principaux problèmes de la psycho-linguistique se réclamant de la théorie chomskienne furent tout d'abord les suivants :

I) comment rendre compte des phrases « limites », formellement grammaticales, mais inacceptables (incompréhensibles) pour qui n'est pas muni de papier-crayon, comme :

(16) La fille que le garçon que le lion que le chasseur vise menace regarde dort

II) les transformations postulées dans les grammaires génératives ont-elles une réalité psychologique?

Pour répondre à la seconde question, on a établi des tests tendant à prouver qu'une phrase dont la structure superficielle est plus « éloignée » de la phrase-noyau (ou, ici, structure profonde), c'est-à-dire, ayant subi plusieurs transformations, considérée comme plus complexe, est plus difficile à « comprendre ». La notion de compréhension, d'interprétation sémantique, correspond à un temps de réponse au test, plus ou moins long selon la complexité de la phrase. D'après ces tests, par exemple, la phrase passive :

(17) 3 est précédé par 5

est plus difficile que l'active correspondante, car l'informateur met plus de temps à déclarer qu'elle est fausse. La formulation de ces tests pose cependant certaines questions, comme le remarque P. B. Gough (1965); la vérification, dans ce cas, « n'est pas l'équivalent absolu de la compréhension » :

« ... car le sujet peut deviner si la phrase est juste ou fausse sans la comprendre, ou il peut la comprendre et se tromper... »

... il faudrait donc mieux connaître le processus de vérification lui-même... Les résultats s'accordent avec cette idée, mais ils ne l'établissent pas. »

On comprendra mieux pourquoi la confusion entre « vitesse de compréhension » et complexité structurelle a pu se faire facilement si l'on sait que la majeure partie des travaux se réfèrent à l'étape théorique constituée par la théorie classique, qui reliait structure profonde et interprétation sémantique, structure superficielle et interprétation phonologique. Cette étape, nous l'avons signalé, a été critiquée et dépassée. Mais on en a conclu que le locuteur-auditeur percevait d'abord la structure « externe » de la phrase, l'aspect phonique, et qu'il en décodait la structure « interne », le sens :

« Il est clair que les sujets opèrent sur la structure de surface, celle-ci étant la seule information qu'ils reçoivent. » (Mehler, 1969.)

« Ainsi parler implique une transformation active des structures internes en structures externes, et comprendre les autres implique une transformation des séquences externes en structures internes. »

... Ainsi, à chaque transformation linguistique impliquée dans l'analyse linguistique de la relation entre les structures interne et externe, correspond une opération de « décodage » perceptuel. » (Bever, 1970.)

Nous retrouvons là, explicitement, ce passage du son au sens qui caractérisait la hiérarchie des niveaux fonctionnalistes,

dans une conception de la langue comme « code ». Bever pense d'ailleurs que son étude peut réconcilier les deux tendances de la linguistique, à savoir le structuralisme (étude abstraite, formelle) et le fonctionnalisme (étude du langage dans son utilisation); pour lui, la principale question est la suivante :

« Comment l'instinct de communication intègre-t-il les composants distincts de perception, de connaissance, et de comportement moteur dans le langage humain? » (Bever, 1970.)

Je reviendrai sur ce problème de la communication, qui demeure le présupposé de la linguistique.

Pour Chomsky:

« ... il semble qu'il y ait peu d'analogie utile entre la théorie de la grammaire qu'une personne a intériorisée et qui fournit la base de son utilisation normale et créatrice du langage, et tous les autres systèmes cognitifs qui ont été jusqu'à présent isolés et décrits... » (1968 b.)

Bever avance une contre-proposition déjà suggérée par Putnam, selon laquelle le langage n'est qu'une « espèce » particulière d'un genre plus général du comportement humain, c'est-à-dire qu'il partage avec les autres capacités cognitives certaines propriétés. A ce sujet, Chomsky répondait à Putnam qu'il était impossible de trancher dans l'état présent des connaissances :

« C'est, bien entendu, une question empirique de savoir si les propriétés de la « faculté du langage » sont spécifiques au langage ou simplement un cas particulier de facultés mentales (ou stratégies d'apprentissage) beaucoup plus générales. » (1968 b.)

Bever décide de choisir l'hypothèse suivante : l'acquisition du langage est conditionnée par les contraintes portant sur les autres aspects du comportement, à savoir la perception,

la mémoire, etc. Cette conception implique en retour (par un raisonnement circulaire?) un certain nombre de conséquences sur la grammaire universelle, ou la forme des grammaires possibles :

« ... L'enfant apprendra la grammaire pour les phrases qu'il peut comprendre (du moins partiellement). Réciproquement, l'enfant aura des difficultés à apprendre les structures grammaticales putatives sous-jacentes aux phrases qu'il comprend difficilement...

...Il est clair que l'enfant n'essaie pas d'apprendre des constructions de phrases qui sont difficiles à comprendre ou à dire. Ainsi quelques structures linguistiques possibles formellement n'apparaîtront jamais dans aucun langage parce qu'aucun enfant ne peut les utiliser. » (Bever, 1970.)

En fait, ceci n'est pas aussi clair. La notion de complexité, en soi, n'a pas de sens. La théorie des grammaires génératives et transformationnelles elle-même ne peut définir la complexité des phrases que par rapport à son propre système de concepts. Comme il n'existe aucune théorie sémantique véritablement cohérente, on ne connaît pas la définition du « plus difficile à comprendre ». En outre, ces propositions vont à l'encontre des principales découvertes de la théorie chomskienne, à savoir que les enfants apprennent inconsciemment des choses extrêmement difficiles et complexes, et que le linguiste en pleine possession de son « intelligence » a beaucoup de mal à rendre explicites. Réduire l'acquisition du langage à une variante de la théorie du moindre effort ne semble pas justifié. Chomsky, nous l'avons vu, considère que l'apprentissage d'une langue par l'enfant est une activité hypothético-déductive, et que des structures innées restreignent le nombre des hypothèses possibles; un apprentissage par induction ne pourrait expliquer, par exemple, la disparition irréversible de cette faculté après un certain âge (cf. les enfants-loups). Bever, lui, distingue trois aspects de la connaissance :

- 1) les *capacités de base*, qui « apparaissent chez les jeunes enfants sans apprentissage spécifique évident dû à l'environnement »;
- 2) les *stratégies de comportement*, qui « court-circuitent » la structure interne impliquée par les régularités de leur comportement »;
- 3) les *structures épistémologiques*, chez les adultes, un ensemble de « généralisations systématiques de nos intuitions sur les régularités de notre propre comportement ».

En ce qui concerne le langage, Bever écrit :

« ... Il est clair que les adultes ont la *capacité basique* de comprendre que les mots renvoient à des objets et des actions, et de comprendre les concepts relationnels basiques de « acteur, action, objet. » Il est (presque aussi) clair que les adultes peuvent faire des jugements phénoménologiques sophistiqués sur les phrases de leur langue. »

Une fois de plus, nous retrouvons la capacité de *référence*, et la conception d'un lexique qui range les mots dans deux catégories distinctes (nom/verbe = sujet/prédicat), issues des définitions logiciennes du langage. L'hypothèse lexicaliste de Chomsky, et la théorie saussurienne du signe selon laquelle *il n'y a pas de référents* pour les langues naturelles, mais seulement « des signifiants pour d'autres signifiants<sup>23</sup> », excluent de telles assertions. Quant à l'aspect phénoménologique de cette approche, il implique obligatoirement un recours à la *conscience* des informateurs :

« Notre capacité linguistique primitive (par exemple, de référence) apparaît directement dans notre production verbale, tandis que les intuitions structurales pertinentes pour l'analyse linguistique apparaissent seulement dans nos considérations épistémologiques conscientes des phrases. » (B. 1970.)

Ce retour au « conscient » marque sans doute un recul épistémologique.

Les stratégies du comportement, et plus particulièrement celles de la perception, sont utilisées selon Bever pour découvrir les structures internes (le sens : la relation acteur/action/objet) à partir des structures internes. Ces stratégies appartiennent à des champs déjà étudiés de la psychologie, comme le jugement de « numérosité » relative (selon lequel, inductivement, une plus grande longueur signale un plus grand nombre d'éléments alignés), ou les incompatibilités d'interprétations contradictoires (par exemple, le fait que l'on ne puisse pas interpréter le dessin en perspective d'un cube, en même temps, de deux points de vue différents : dessus/dessous, gauche/droite). Ces stratégies sont étroitement liées à l'expérience, au « renforcement » :

« ... le développement de la connaissance des potentialités lexicales spécifiques internes/externes dans la perception ne peut se produire sans l'accumulation d'expériences sur les potentialités lexicales. En ce sens, les stratégies constituent une forme d'induction du comportement sur le comportement de la parole réelle.

Bever reconnaît qu'il est difficile de savoir si certaines stratégies sont basiques ou acquises par induction à partir de l'expérience. Son travail l'amène cependant à remplacer la formule chomskienne :

- (18) « Grammaire Abstraite + « Principes de performance = Comportement de parole réelle »  
par les formules :
- (19) « Grammaire idéale » + Principes de comportement pour avoir les « intuitions linguistiques »  
= « Données linguistiques »
- (20) « Données linguistiques » + Universaux grammaticaux formels  
= « Grammaire générative ».

En définitive, Bever ne conserve de la théorie des grammaires génératives que le concept de « transformation »; son modèle de performance est construit toutefois à l'*image* du modèle

de compétence, puisqu'il suppose que les transformations transforment des structures internes en « phrases réelles ».

Sa position est assez proche de celle des partisans de la sémantique générative.

*La critique de Chomsky?*

Chomsky (1968 a) (1970 a) montre que, du point du vue conceptuel, la sémantique générative n'apporte rien de nouveau, au contraire :

« Etant donné des formulations alternatives d'une théorie de la grammaire, on doit chercher d'abord à déterminer comment elles diffèrent dans leurs conséquences empiriques, et ensuite essayer de trouver les moyens de les comparer dans l'aire de la différence. Il est facile d'être trompé si l'on suppose que des théories formulées différemment doivent réellement différer dans leurs conséquences empiriques, lorsqu'en fait elles sont intertraduisibles — dans un sens, de simples variantes notationnelles. » (1968 a.)

On pourrait sans doute dire aussi que l'« archival competence » de Watt, et les « structures épistémologiques » de Bever, sont des variantes du concept de compétence; on pourrait essayer de noter, par exemple, comme autant de contraintes sur les transformations, certaines des hypothèses exprimées en termes de stratégie de perception. Une approche de ces problèmes dépourvue d'apriorisme fait de leur solution une question empirique. Il est difficile d'aller beaucoup plus loin dans ces considérations si l'on reste au niveau d'une critique interne. Seule une critique extérieure à la linguistique elle-même pourrait, sans doute, dégager la signification de ces luttes théoriques.

J'ai tenté de montrer ici, en réunissant et en liant cet ensemble de citations, que le structuralisme, dont les insuffisances théoriques et méthodologiques sont aujourd'hui relativement

reconnues, est devenu une idéologie: dès que l'« orthodoxie syntaxique » chomskienne — dont le principal mérite est le non-dogmatisme — est abandonnée, il réapparaît et envahit toutes les propositions « nouvelles ». Les concepts du behaviorisme, traqués dans tous les textes de Chomsky, s'introduisent subrepticement dans le discours des sémanticiens, et sont installés solidement dans le discours des psychologues. La linguistique elle-même n'a pas les moyens de critiquer ces discours, dans la mesure où une telle critique met en cause une conception qu'elle soutient depuis presque toujours, à savoir une conception instrumentaliste du langage, de la langue comme « instrument de communication ». A ce sujet, il est intéressant de noter que Chomsky insiste souvent sur l'irréductibilité du langage humain aux systèmes de communication animale, d'où son parallèle avec la théorie cartésienne des limites du mécanisme. Il définit le langage « comme un instrument de pensée et d'expression libres » :

« Le langage humain peut être utilisé pour informer ou tromper, clarifier sa propre pensée ou manifester son intelligence, ou simplement pour jouer. » (1968.)

De même, si le concept de « compétence », et son rôle dans la future psychologie générale à laquelle Chomsky fait allusion, sont rejetés par de nombreux psychologues, il se peut qu'en revanche ses hypothèses soient compatibles avec le projet d'une théorie de l'appareil psychique telle que l'avait déjà formulée Freud, en 1915, dans sa métapsychologie. A la question : « une connexion peut-elle être établie entre la psychanalyse et la linguistique? » Chomsky répondait :

— Mon point de vue est que l'investigation linguistique conduit à postuler des structures et des principes mentaux qui ne sont pas seulement inconscients, mais au-delà des limites de toute introspection possible. Ces structures et principes sont, autant que je sache, restrictifs, limités à un

domaine spécifique, et assez étroits, bien qu'ils puissent, je le pense, être établis avec un degré de précision et de vérification empirique qui manque peut-être en d'autres domaines, dans l'étude de la pensée. Si la psychanalyse ou d'autres voies d'approches peuvent formuler en des termes intéressants et assez bien vérifiés certains principes de la pensée, il conviendrait évidemment de chercher des connexions entre eux et les principes dégagés par l'étude du langage. Je ne puis faire de prévision sur les résultats que pourrait obtenir pareille comparaison, mais je suppose que tous, selon des perspectives différentes, nous recherchons en dernière analyse une théorie unifiée de la pensée humaine : une théorie qui non seulement rapproche les diverses créations de l'intelligence et les formes de l'interaction et du comportement, mais aussi développe les connexions entre l'étude de la pensée et les autres aspects de la biologie. Pour le moment il ne peut s'agir que d'un espoir et d'une croyance en la possibilité d'établir de telles connexions. (1970 b.)

La psychanalyse est depuis toujours la grande inconnue du discours de la majorité des linguistes et, à plus forte raison des psychologues; on sait que la réciproque n'est pas vraie<sup>24</sup>. Pourtant, même dans l'état actuel des connaissances, certains de ses concepts fondamentaux, et en particulier l'hypothèse d'un inconscient-langage telle que l'a formulée Jacques Lacan, — c'est-à-dire d'un inconscient ordonné par les lois du langage — auraient pu, s'ils avaient été pris en considération, éviter les régressions structuralistes du sémantisme et du psychologisme; par exemple, dans sa critique radicale du circuit de la parole et de la « communication » modelé sur le schéma réflexe des stimuli-réponses, elle dénonce le statut du « sujet » de la psychologie expérimentale<sup>25</sup>. En outre, en mettant l'accent sur l'ambiguïté essentielle des langues naturelles (la polysémie), et sur l'effet des *changements* de sens, elle prédit l'échec des tentatives de traduction automatique fondées sur

des conceptions sémantiques empruntées aux logiciens (Cf. par exemple, Curry et Shaumjan).

La contrepartie de ces investigations sémantiques c'est un certain désintérêt pour la formalisation, que l'on peut constater dans *Aspects*. En effet, le niveau transformationnel est loin d'avoir reçu le degré de formalisation du niveau syntagmatique, par exemple. Et pourtant, c'est là sans doute que devraient se concentrer les efforts, dans la mesure où la syntaxe est devenue avec Chomsky un domaine scientifique.

## NOTES

- 1 A ce sujet, voir N. Ruwet, *Introduction à la grammaire générative*, Plon, 1967, Chapitres I, II et III.
- 2 Cf. Y. Bar-Hillel, « Syntaxe logique et Sémantique », traduit dans *Langages* n° 2, 1966.
- 3 Dans : « Carnap, le langage et la philosophie », *L'Age de la Science*, vol. III, n° 2, 1970.
- 4 Définie par A. Martinet, dans *Eléments de linguistique générale*, Colin, 1967.
- 5 Dans le chapitre : « Les niveaux de l'analyse linguistique » de son livre « Problèmes de linguistique générale », Gallimard, 1966.
- 6 Pour plus de détails, voir Chomsky (1957), chapitre 9.2.3.
- 7 Z. S. Harris, *Structural Linguistics*, The University of Chicago Press, 1951, p. 31.
- 8 Ceci rejoindrait, dans une autre perspective, la vision saussurienne selon laquelle les poètes furent les premiers phonologues. Certains problèmes s'expliqueraient « si la poésie comptait les phonèmes » : « j'affirme en effet (comme étant ma thèse dès ici) que le poète se livrait, et avait pour ordinaire métier de se livrer à l'analyse phonique des mots : que c'est cette science de la forme vocale des mots qui faisait probablement, dès les plus anciens temps indo-européens, la supériorité, la qualité particulière, du *Kavis* des Hindous, du *Vates* des Latins, etc. » « Les Anagrammes de Ferdinand de Saussure », *Mercure de France*, février 1964.
- 9 Pour plus de détails, voir Chomsky (1957), chapitre 6.
- 10 La glossématique de Hjelmslev, avec ses niveaux de stratification, n'échappe pas à cette conception du langage.
- 11 A ce sujet, voir O. Mannoni, le chapitre « L'ellipse et la barre » du livre *Clefs pour l'Imaginaire ou l'Autre Scène*, Le Seuil, 1969.
- 12 Cf. Chomsky (1957), chapitres 3 et 4; N. Ruwet, 1967, chapitres II et III; Chomsky, « Trois modèles de description du langage », 1956, traduit dans *Langages* n° 9, 1968.
- 13 Cf. N. Chomsky et M. P. Schützenberger, « Théorie algébrique des langages 'context-free' », 1963, traduit dans *Langages* n° 9, 1969; M. Gross et A. Lentin, *Notions sur les grammaires formelles*, Gauthier-Villars, 1967.
- 14 Par exemple, M. Halle, *Sound Pattern of Russian*, La Haye, Mouton, 1959.

- 15 Cf. Chomsky (1965), chapitre 4.2.
- 16 Cf. N. Ruwet (1967), chapitre v.
- 17 Cf. Chomsky et Halle, *The Sound Pattern of English*, Harper & Row, 1968; S. A. Schane, *French Phonology and Morphology*, M. I. T. Press, 1968; Chomsky (1967).
- 18 Cf. Chomsky (1968 a); R. Jackendoff, *Some Rules of Semantic Interpretation for English*, 1969, mimeograph; et le texte de Chomsky du présent volume.
- 19 Cf. Joan W. Bresnan, « On Sentence Stress and Syntactic Transformations », *Language* n° 47, 1971; elle démontre que « la règle d'accentuation nucléaire est ordonnée après toutes les transformations syntaxiques à chaque cycle transformationnel », c'est-à-dire que l'accent principal, que l'on croyait uniquement déterminé par la structure superficielle, peut être déterminé par la structure profonde et par les structures dérivées sur lesquelles va opérer le cycle transformationnel.
- 20 Pour McCawley, ces « indices correspondront aux éléments de la représentation mentale de l'univers du locuteur plutôt qu'aux choses réelles de l'univers »; ces indices relient donc des mots à leurs désignés (même irréels : la licorne, etc.), le reste (les « prédicats »), qualifie ces désignés.
- 21 Cf. Chomsky (1970); Mary Gallagher, « Does Meaning Grow on Trees? », *Studies Presented to Robert Lees by his Students*, Linguistic Research, Inc. Edmonton Champaign. Pour une étude plus détaillée de l'article de Postal, voir mon texte : « A propos du verbe anglais *remind*, selon P. M. Postal; la sémantique générative : une réminiscence du structuralisme? », à paraître dans *Studi di Linguistica Teorica e Applicata*, n° 2, juin 1972, Bologne.
- 22 Dans « The History of Linguistics and Professor Chomsky », *Language* vol. 46 n° 3, 1970.
- 23 Hypothèse saussurienne que J. Lacan commente ainsi : « Dans cette voie les choses ne peuvent aller plus loin que de démontrer qu'il n'est aucune signification qui se soutienne sinon du renvoi à une autre signification : touchant à l'extrême la remarque qu'il n'y a pas de langue existante, pour laquelle se pose la question de son insuffisance à couvrir le champ du signifié, étant un effet de son existence de langue qu'elle y réponde à tous les besoins... » Quant à l'hypothèse qui lie la langue à l'objet : « C'est elle qui conduit le logico-positivisme à la quête du sens, du *meaning of meaning* comme on en dénomme, dans

la langue où ses fervents s'ébrouent, l'objectif. » « L'instance de la lettre dans l'inconscient », *Ecrits*, le Seuil, 1966.

Wittgenstein, de son côté, critiquait la notion de *compréhension* comme en témoigne cette note des « Investigations philosophiques » : « Dois-je *savoir* si je comprends ou non un mot? Est-ce que je ne m'imagine pas moi-même comprendre un mot (comme je peux m'imaginer comprendre une sorte de calcul) et ensuite réaliser que je ne l'ai pas compris?... » ainsi que les § 321-322 : on ne connaît pas le processus de la compréhension, mais seulement quelques indices d'une « expérience vécue spécifique, indéfinissable ». Mais alors « Quel critérium *établirions-nous* pour juger de l'identité de l'événement? » (Gallimard).

- 24 E. Benvéniste, par exemple, fait exception. Cf. « Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne », *op. cit.*, article mentionnant les rapports de Freud et du philologue Karel Abel; cependant Benvéniste reste dans le schéma de la communication et du « code », car il fait de l'analyse un dialogue qui a pour but de déchiffrer un symbolisme spécifique de l'inconscient à travers le « symbolisme inhérent au langage ». Je renvoie, au sujet des rapports de la psychanalyse et des théories du langage, à l'article d'Elisabeth Roudinesco : « L'action d'une métaphore — remarques sur la théorie du Signifiant chez Jacques Lacan », à paraître dans *La Pensée*, avril 1972. Notons enfin que l'emploi du mot « code » par la linguistique structurale n'est pas assimilable à son utilisation dans les thèses sur la Poétique de Jacques Roubaud (Cf. *Change* n° 6, p. 12); dans ce cas-ci, « code » s'oppose à « mémoire », comme la « définition, conservation identique des mécanismes d'une langue ».
- 25 La communication est subvertie dans une vue dialectique de l'analyse : « ... le langage humain constituerait donc une communication où l'émetteur reçoit du récepteur son propre message sous une forme inversée... la parole inclut toujours sub-jectivement sa propre réponse... car la fonction du langage n'est pas d'informer, mais d'évoquer... », in Jacques Lacan : « Fonction et champ de la parole et du langage », *Ecrits*, Seuil, 1966.

## RÉFÉRENCES

- BEVER, Thomas G., 1970, « The cognitive basis for Linguistic Structures », dans le recueil *Cognition and Development of Language*, édité par John R. Hayes, Wiley.
- BOLINGER, Dwight, 1965, « The atomization of meaning », *Language* n° 41, 555-573.
- BOSS, J. R. et LAKOFF, G., 1967, *Is deep structure necessary?* mimeograph.
- CHOMSKY, Noam, 1955a, *The Logical Structure of Linguistic Theory*, mimeograph. (Nous avons mis en évidence les citations de cet ouvrage fondamental, inédit en français et même dans son texte original.)
- 1955b, *Logical Syntax and Semantics: their linguistic relevance* (traduit dans *Langages* 2, 1966).
- 1957, *Syntactic Structures*, Mouton (traduction française, Seuil 1969).
- 1965, *Aspects of the Theory of Syntax*, M.I.T. Press (traduction française, Seuil 1971). Théorie « standard » ou classique.
- 1966, *Cartesian Linguistics*, Hapers & Row; traduction française, Seuil 1969.
- 1967a, *The Formal Nature of Language* (traduction française, Seuil 1969).
- 1967b, « Remarks on Nominalization » édité par Jacobs & Rosebaum dans leur recueil *Readings in English Transformational Grammar*, Ginn & Co, 1970.
- 1968a, *Deep Structure, Surface Structure and Semantic Interpretation*, mimeograph.
- 1968b, *Language and Mind*, Harcourt, Brace & World, Inc., traduit dans *Change* n° 1, 1968 et chez Payot, 1970.
- 1968c (?), *Reply to Professor Black's Comments*, mimeograph.
- 1970a, *Some empirical Issues of the Theory of Transformational Grammar*, mimeograph.
- 1970b, *Réponses à un questionnaire de la Radio-Télévision Belge*, au sujet de l'épistémologie et des rapports entre linguistique et psychanalyse (cf. ici, pp. 155-160).
- EMONDS, Joseph, 1970, *Root and Structure-Preserving Transformations*, thèse inédite, M.I.T.

## HYPOTHÈSES

- GOUGH, Ph. B., 1965, « Transformations grammaticales et vitesse de compréhension », traduit dans *Langages* n° 16.
- HARRIS, Zellig S., 1951, *Structural Linguistics*, The University of Chicago Press.
- KATZ, J. J. et FODOR, J. A., 1963, « The Structure of a Semantic Theory, *Language* n° 39, repris dans l'anthologie Fodor et Katz, Prentice Hall, 1964.
- KATZ, J. J. et POSTAL, P. M., 1964, *An Integrated Theory of Linguistic Description*, M.I.T. Press.
- KATZ J. J. 1967, « Recent Issues in Semantic Theory », in *Foundations of Language*, n° 3, 124-174.
- MC CAWLEY, J. D., 1969, *Lexical Insertion in a Grammar without Deep Structure*, Bailey et Darden, eds.
- 1968-69, *The role of Semantics in a Grammar*, Bach & Harms, eds.
- MEHLER, Jacques, 1969, « Introduction » du numéro 16 de la revue *Langages*.
- POSTAL, P. M., 1970, « On the Surface Verb Remind », in *Linguistic Inquiry*, vol. I, n° 1.
- DE SAUSSURE, Ferdinand, *Cours de Linguistique Générale*, Payot, 1964.
- WATT, W. C., 1970, « On two hypotheses concerning psycholinguistics »; dans *Cognition and Development of Language*, édité par John R. Hayes, Wiley.
- WEINREICH, Uriel, 1962-63, *On the Semantic Structure of Language*, M.I.T. Press.
- 1966, « Explorations in Semantic Theory », *Current Trends in Linguistics*, vol. 3, Mouton.

Les textes cités dont il n'existe pas de traduction française, ont été traduits ici par Mitsou Ronat.

## NOTE JOINTE SUR L' « INCONSCIENT » DES LANGUES

*Précisons que le concept chomskien de processus mentaux situés « bien au-delà du niveau d'une conscience réelle » (v. p. 200) — de « processus profonds et probablement inconscients » (p. 69), de « structures et de principes mentaux qui ne sont pas seulement inconscients, mais au-delà des limites de toute introspection possible » (p. 158), d'un savoir utilisé « sans en être conscient ou même sans qu'il soit possible de l'être » (p. 134) — permet de mesurer la différence capitale entre philosophie cartésienne et théorie chomskienne.*

*Mais cet « inconscient » (de la forme) des langues n'est pas assimilable à l'inconscient défini par Freud. Une grammaire générative « essaie de spécifier ce que le locuteur sait réellement, non ce qu'il peut dire de son savoir ». Bien au contraire, ce qui compte dans la situation analytique est ce que le sujet dit (ou ne dit pas). Il semble pourtant que l' « inconscient » des langues implique l'inconscient freudien, et réciproquement.*

M. R.